

Bouleversant

par Ivan Maffezzini

L'ÉTABLISSEMENT N'ÉTAIT PAS LUXUEUX. Elle avait pensé à cet endroit parce qu'elle aimait ses tables de bois, blanches d'usure. Elle arriva avec quelques minutes de retard et monsieur Rohlf se leva dès qu'il la vit sur le seuil de la porte. Je serais bien content d'avoir une sœur.

Et elle n'avait pas l'air d'avoir pleuré, nous tenons à le dire.

Vous tournez à gauche.

Vous tournez à gauche rue de la Gaîté, puis à 200 mètres vous tournez à droite rue Vandamme. Ne vous trompez pas en prenant à gauche l'impasse de la Gaîté. Après une centaine de mètres vous croisez l'avenue du Maine, vous tournez à gauche et... c'est la troisième entrée. Vous traversez le jardin. Au neuvième étage. L'ascenseur s'arrête au huitième. Mon père vous attend. Il se peut que j'arrive quelques minutes après vous. Il aime beaucoup parler de livres.

Un homme les accueille, âgé, au sourire doux et nerveux. Des photos d'une femme belle à tout âge, sur une table – en entrant. À gauche une porte-fenêtre orientée au nord, vers l'île de la Cité; à droite une salle à manger étroite, simplement remplie. Je vous en prie. Isabelle vient de m'appeler, elle devrait arriver dans quelques minutes. Merci. Un café? Un thé? Ne vous dérangez pas. Je le fais avec plaisir. Café, s'il vous plaît. Café. Ils parlent livres, avec émotion. Il était libraire et il a vendu lors de la première

invasion de la FNAC. Fascinés, ils l'écoutent parler de Uwe Johnson quand Isabelle arrive.

Je ne me rappelle pas.

Je ne me rappelle pas comment on est arrivé à parler de Conjectures sur Jakob. Avant de partir il m'a donné l'une de ses deux copies. J'espère que vous viendrez nous rendre visite à Montréal. J'ai promis à Isabelle qu'on retournerait à New-York et alors, avec plaisir. Merci. Merci pour le livre. Peux-tu le mettre dans ton sac ? Uwe Johnson, Conjectures sur Jakob – La frontière, Gallimard, Paris 1962 et 1994 pour la traduction française. Mutmassungen Über Jakob, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1959. J'ai commencé à le lire dans l'avion. L'entrée est étroite. Je me plie, me tords, je me frotte contre les mots que le temps n'a pas su meurtrir. Pour traverser le miroir aux gazettes et devenir lecteur-écrivain de la RDA de 1956 que ni la révolte hongroise ni Suez ne semblent érafler, j'enchaîne le corps aux phrases dans un esclavage volontaire. Je sais – comment je fais pour le savoir je ne le sais pas – que je m'en vais vers d'autres lieux, des lieux que je vais occuper sans besoin de demander de permissions. Vers la liberté de jugement qui m'attend au fond d'une société mise en mots en 1959. Le souvenir des dizaines de milliers de pages inutiles parcourues pour parcourir le temps m'attriste. J'ai commencé à le lire en avion et j'ai lu la dernière phrase une semaine après. « Ça ne se lit pas au lit avant de s'endormir », comme m'a dit Julien. Souvent, l'index fourré entre deux pages, je me laissais emporter par les pensées de Jakob, de Gesine, de Jonas. Je m'envolais tout en m'enracinant : comme dans l'union de deux corps qui disent je t'aime. J'ai commencé la deuxième lecture deux jours après avoir terminé la première. Histoire de remettre les idées sur terre. La deuxième lecture a été encore plus bouleversante que la première. Je dois commencer la troisième.

Jakob et Gesine et Cressphal et Jonas... Et l'Allemagne, divisée physiquement, comme le monde l'est idéologiquement. Terre d'expériences, d'un côté et de l'autre. Sur le corps d'une génération de jeunes Allemands. Et Berlin. Berlin

encore à quelques pas du mur, Berlin encore proche des foules « Heil H. », Berlin à des siècles du Berlin qu'artistes et touristes occidentaux ont délesté. Et le communisme. Et la politique.

Tout incarné. Tout symbolisé. Mystère du style.

Le lecteur travaille à côté de Thésée-Johnson pendant les 252 pages qui vont tuer à petit feu le minotaure fils de la fouterie du nazisme, du capitalisme et du communisme sous le regard voyeur du dieu chrétien. Il travaille pour comprendre ce qui se passe dans la tête de ceux dont l'histoire a commandé le sacrifice : Jakob, Gesine, Cressphal, Jonas, Jöche, Rohlf, Sabine, Zahn, Brühshaver, le chat, la mère, Bartsch, Hänschen, Wulff. Même Rohlf, le policier, est un sacrifié dans ce livre où les stéréotypes et les raccourcis n'ont aucun droit de cité. Thésée-Johnson va les sauver en laissant mourir Jakob dès la première page. Suicide ? Accident ? Homicide ? On ne sait pas. L'écrivain de l'original ne le dit pas. L'écrivain-lecteur peut être tenté de faire des conjectures sur la mort de Jakob, comme dans un roman policier. Mais il ne s'agit pas d'un roman policier. Le mystère qui plane sur le livre est le mystère concret et indéchiffrable de chaque vie et ne porte pas l'artifice d'un développement organisé dans la tête d'un écrivain omniscient. Ce sont plutôt des conjectures sur la vie de Jakob qu'il faut faire, en circulant dans la tête des autres personnages. En circulant dans sa propre tête et dans celle des personnages qui nous entourent dans le monde hors du roman.

Jakob est un jeune homme de peu de mots, *dispatcher* dans une station de triage en RDA, qui croit en son travail parce qu'il est important pour le travail des autres. Des gens ordinaires comme lui. Pour le transport de l'armée russe aussi ?

L'un des romans les plus denses.

L'un des romans les plus denses que j'aie jamais lu. Pour fixer des points de repère : plus dense que Lust de Elfriede Jelinek, plus dense que Ostinato de Louis-René des Forêts. Dense et opaque comme la vie de ceux qui m'entourent. Comme la mienne. Un roman qui ne glisse pas entre les idées. Encore pour te donner des points de repère : ça me fait dire que seul Joyce a montré avec la même clarté ce que peut donner un style sans frontières qui s'arroge le droit d'intervention sans respect ni pour l'histoire ni pour les droits acquis. Droit d'ingérence pour défendre la complexité des humains. Certes cela va te désemparer lors de la première lecture. Essaie et tu verras. Quand plusieurs « je » sans corps te présentent leurs pensées sans se nommer et que tu dois inspecter chaque détail de leur flux de conscience pour comprendre qui parle, toi lecteur-lecteur tu dois mettre la main à la pâte... comme dans la poésie dite difficile, comme dans les romans policiers. Comme quand tu veux déceler dans le bruit de tes connaissances quelques notes pensées. Bérénice de Ducharme l'aurait défini comme un roman à contrecoulant. Et je regrette de ne pas l'avoir trouvé avant elle.

Une représentation de la vie à partir de l'intérieur des humains qui sont à l'intérieur de la société qui est à l'intérieur des humains. Un roman comme rarement on en a fait.

Les critiques des livres sont souvent hyperboliques, la découverte d'un livre étant comme la première découverte du corps sans voiles d'une fille... Comment échapper au charme de la jeunesse et de la première fois ? Comment faire comprendre aux lecteurs que pour *Conjectures sur Jakob* l'hyperbole n'est pas hyperbolique. Je ne sais pas.

Demandeur, parlez.

- Ici Cresspahl. Qui est à l'appareil ?
- Blach. Gesine.
- Parlez.
- Est-ce que tu sais déjà ?

— Non. Que devrais-je savoir ?

Si. Je le sais. Et il prenait toujours à travers les rails, n'est-ce pas ?

— Je ne crois pas qu'on puisse aller dire à quelqu'un : tu es coupable, c'est ta faute. Parce qu'on pourrait dire aussi : il n'aurait pas dû choisir ce métier.

— Et naturellement il aurait encore mieux valu que la Deuxième Guerre mondiale n'ait pas eu lieu, l'Allemagne n'aurait pas été divisée ; et on ne peut s'imaginer combien il aurait gagné à ne pas voir le jour.

— Tu veux dire que tu y es pour quelque chose, uniquement parce que tu l'as rencontré un mardi, il y a quelques jours.

— Oui c'est bien ça que je veux dire. Et je voudrais me punir pour ce mardi-là.

Et pour en finir avec ces considérations qui pourraient s'éterniser :

Mais Jakob est toujours passé en plein travers des voies.

— Mais Jakob est toujours passé en plein travers des voies de triage et de départ, pour la bonne raison que de l'autre côté, en faisant tout le tour de la gare jusqu'au passage clouté, ça lui aurait pris une demi-heure de plus pour arriver au tram. Et ça faisait sept ans qu'il était dans les chemins de fer.

C'est le début du roman.